

Régine Detambel

***TABLE DES MANIERES/EXEMPLES***

Première édition : Julliard, 1990.

© Régine Detambel

*Il faut n'appeler science  
que l'ensemble des recettes  
qui réussissent toujours.  
Tout le reste est littérature.*

Paul Valéry

## TABLE DES MANIERES

La lettre gravée sur l'étain ou le cuivre, aspergée de couleurs, nervurée au burin, double les alphabets d'une épaisseur vivante. Poupée russe. Facétie de sculpteur en n dimensions. Ainsi, je l'empaume comme un bibelot. De ce fatras de lettrines, je lève une armée de vingt-six combattants. Formation en carré, tours et demi-tours, tête-bêche, levée des couleurs dans une lumière choisie : ordre général.

À l'issue d'une bataille allégorique qui les a recouchées dans leurs écrins, j'élis ma lettre inductrice (elle était muse ou cantinière) : d'abord une voyelle à l'ampleur féminine, vestale soyeuse accroupie en sibylle. Je prête à sa rondeur parfums étincelants et fraîcheur de métal. Vierge extra-lucide que je destine à mes fictions, que je vais immoler. J'en décris les appas, la candeur d'acier, le jeu des courbes, la ductilité. J'investis le corps dont elle est l'héritière et de fait l'héroïne. L'action, le propos ne sont qu'émanations de bas-reliefs (fond de gravure, détails agrandis, enchevêtrés en noeud de récit).

Ce n'est pas sa sonorité qui m'importe mais sa personne. Si elle est animale, sa fougue me confond. Le piédestal éclate sous l'écriture. Je recueille la lettre désormais apte à se mouvoir. Je l'ai désentravée. Mon récit va au fil de sa chaîne : déroulement dont je perçois le cliquetis. Puis je relève les consonnes aux blessures phonétiques. En reformant les rangs, en médaillant les cous, je refonds les métaux d'un texte-laminé.

Se munir de dés afin qu'au mieux le hasard s'inscrive en multiples de six. Un gros dé à coudre sert de gobelet. Est réservé au doigt le maître rôle de catapulte. Témoin du mariage de Panure, se cacher dans le ventre d'un cheval de bois. Jeter les sorts, les aléas. Jeter le livre à six faces. Jouer ses livres préférés comme des tuniques.

Pour écrire, limiter, si l'on veut, le premier lancer à deux dés : se génère le nombre de mots destinés à la phrase. Les lancers suivants régissent le nombre de lettre de chacun des mots.

Ne pas souhaiter être chanceux, ni établir à l'avance une liste de mots réputés « faciles ». Probe habileté : sortir cinq ou sept en un seul lancer. Désir du jeu des facettes, les chiffres clés, la perfection du sept, les deux as plus rarement. Le nombre d'or. Contrôler le hasard avec des dés pipés, en les lestant, en effaçant les chiffres des faces. Jeter un dé nu : il exhibe ses arêtes et chaque face est une qualité de silence, un soupir, le souffle de la phrase, le point, le blanc, la page de garde, l'absence du livre (le vide), l'espace. Une respiration.

Peindre des lettres sur les dés : calcul. Faire tenir le dé sur un angle : équilibre de la phrase en suspens ? Relancer, régénérer : résurrection (plutôt réminiscence).

Écarter le gobelet et chauffer les dés à même la paume. Le fluide puis la fluidité. Faire flotter les dés, les couler. Recueillir les mots émergés, les sécher.

Ne jamais oublier qu'il existe un nombre infini de dés, agencement à lui seul de tous les écrits. Chercher ce nombre.

Les murs proposent, de leur grain, l'étendue unie, verticale, quasi inébranlable, chevalet minéral propice à l'exercice furtif du graffiti. D'assis, prostré, tête penchée à la table de travail, notre corps se redresse, se campe, le bras se lève. Les étais, le soutien de la main disparaissent. On est alors apparemment fier mais malhabile, écartelé, désarçonné par ce navel équilibre. Les écrits en fresques supposent, pour la rapidité de leur exécution, une participation complète du corps, de l'accroupissement à la marche latérale, du balancement à la pointe des pieds. Ce manège témoigne de l'impudeur à être face au mur, épinglé. Au piquet. La largeur de la lettre, la longueur du mot, la démesure de la phrase obligent à se reculer pour voir. Ainsi se met-on à l'abri de son propre geste clandestin. On atteste, observe, corrige parfois du regard. La pesanteur du bras maîtrisant le pinceau ou la bombe de peinture, la matière à étendre qu'il faut renouveler rendent l'écriture pénible et la certitude d'être vu – espoir d'autant plus grisant d'être lu – redoutable, périlleuse. Les pages emmurées ne se masquent pas du plat de la main, ne se déchirent pas. Les graffiti pâliraient lentement, à même l'enceinte de leur musée, surcharge inévitable du temps, si régulièrement, pour aveugler les fenêtres ouvertes dans la pierre, ne passait le rouleau planificateur.

À partir de votre alphabet, inventez un langage imaginaire. Refusez la convention des assemblages, les plans de découpe, les mécaniques anciennes, les dominos-syllabes. Imitiez l'artisan, ses tours de force pour bâtir sans vice. Évitez de brusquer une langue éteinte, de séquestrer une langue souple mais dérivez l'essence jusqu'à l'extrême. Garantissez l'imprononçable sans vous soucier des tourbillons d'air dans la gorge, de l'architecture palatine, des parois dentales. Gardez-vous cependant d'assourdir trop les sons : mélopée autistique. Ralliez-vous à cette certitude : son mérite n'est pas la rançon qu'exigerait le panthéon des langues. Exhumez-la de vos souvenirs, fabriquez vos propres sources. Écrémez des impuretés : scories labiales, lettre succube dont le dessein aurait souffert, secret perdu, langue de Polichinelle. Ne cherchez pas à ce que d'autres la parlent au bénéfice du chuchotis. Déclarez que, sur la foi d'une malédiction, cette langue-là ne fut jamais écrite ; vous en êtes le biographe outre les menaces, vous l'avez suivie à la forme des lèvres qui l'auraient prononcée. Prouvez à l'appui d'un dictionnaire ou d'un précis de grammaire dont vous seriez l'auteur que vous en maîtrisez parfaitement les tournures. Acharnez-vous à retranscrire légendes et contes oraux inénarrables puisque intraduisibles. Renoncez à la prose du vulgarisateur édulcorant les nuances pour l'apprentissage. Édictez a contrario une syntaxe si dense que la phrase elle-même n'y peut exister au sens commun. Cherchez-en la trace dans des manuscrits pieux, des édits, des messages. Épuisez l'analogie, rassemblez les preuves qui en feraient l'origine de toute langue écrite.

On laisse pleuvoir. On attend que sèchent les gouttes en dépôt sur la vitre puis on les relie par un trait de feutre, la pointe d'un diamant à découper le verre (mais sans trop appuyer), un doigt, deux, tous. On estime la transparence : pétrification puis vitrification ; l'oeuvre délibéré à laquelle on va s'adonner.

On obtient d'abord la petite maison dessinée sans lever la main, les stries des conques, les réseaux routiers, ferroviaires, sanguins, les cartes d'état-major, du Tendre, du ciel, tout ce qu'on appelle schéma ou croquis. L'arbre de Mondrian ; passage à un tracé plus tactique.

Morpion, pendu, bataille navale (solitaire).

Alors on s'acharne à la géométrie : o ou zéro dont on cherche le rayon, le diamètre, la circonférence, l'équateur, les méridiens, les pôles, le noyau. (La quadrature.) Ce genre d'entropie mène à l'idéogramme : mesure complexe des volumes sur un support plan.

On peut se contraindre avec un gant, les doigts repliés (les cornes), l'ongle.

On écrit un mot, une phrase entière en superposant les lettres, la ponctuation : certain nombre de gouttes en commun. On fait tenir un roman-fleuve dans un espace de seize gouttes, un lit de six fois huit gouttes : posologie du texte.

On imagine l'envers de la transparence. Sa voix, lorsqu'on lit à l'envers, on la représente par une spirale. On se recule. On se demande comment on a pu salir la vitre avec sa voix.

Composez un fragment de récit, une phrase unique qui en serait le commencement, l'aiguillée glissée dans le chas, laissée en porte à faux, assurément plus radicale qu'un échecveau. Ourdissez l'incipit en citation, faux cliché, authentique lieu commun, essentiel, germe, amusement, brisure, accent, étonnement, habit neuf, miroir aux alouettes, souricière... Donnée – comme on donne du lest – de l'équation (le corps du livre, autel de l'inconnue, l'x).

Jetez-en par centaines sur le papier, multipliez d'autant la jouissance de l'ouverture. Les lèvres humectées avant la parole, la première inspiration à l'assaut du torse, le geste proposant d'accompagner le mot que les muscles préparent dans un tressaillement, le regard préoccupé de choisir le point de l'auditoire à fixer d'abord. Collectionnez ces actes par lesquels on esquisse l'anatomie d'un chemin dans un carnet d'adresses. Fiche signalétique autrement plus volubile. En conscience, négligez ce qui est retenu entre la première et la dernière phrase, ce qui n'a plus d'air pour donner la voix, que l'oeil ne peut embrasser d'un coup.

Distillez des textes de deux phrases : partita de silence entre un incipit et une clôture pour échapper au défaut collégien du dernier mot, de la réplique assassine. Espace moral. Sentence. Manoeuvrez les mâchoires de l'ouvrage, gueule dont vous implorez la morsure. Accumulez des listes où voir la boucle parfaite d'un collet se refermer sans jointure. Braconnage : appât de l'incipit. Régal. Piège apparemment suicidaire qui se verrouille sur lui-même.

Le dictionnaire semble d'abord un coffre dont l'épaisseur des flancs, dans un même mouvement, attire et désespère. On en franchit le seuil, découvrant un musée barbare, butin hétéroclite de révolutions culturelles, demeure de l'écrit sous sa forme primitive. On est libre d'aller et venir sous le seul principe de curiosité, débusquant, sur les voies de passage, des mots troglodytes, ni essentiels ni futiles. En pays de connaissance, on ne suit plus le cicérone déroulant son abécédaire mais on crayonne hâtivement des flèches en signe de piste pour ne pas errer mot à mot.

On déchanté, les parois s'empierrent, les herses tombent. On boule de couloir en carrefour, aiguillé par de faux corrélats, tenté par des rapprochements fallacieux, en trompe-l'oeil. Tout dictionnaire se révèle être le palimpseste d'une carte au trésor. Ce but dûment pointé, désigné d'une croix puérile, n'apparaît jamais qu'entouré d'une famille dont il s'avère le bâtard, le sosie, le faux ami. L'enquête s'éternise au mépris des parentés, des homophonies, des sens gémellaires.

Chaque livre achevé, clos sur lui-même, est la table originale de pièces dénombrables à l'infini. Chaque feuille est une soupente, un escalier dérobé. Chaque page un tournant qui souffle la chandelle. On rêve, en pilleur de sépultures découvrant du premier jet la chambre forte, de faire méticuleusement son choix et miroiter les bijoux.

Avant la traduction, un texte appelle plusieurs lectures.

Décoder, s'enfoncer dans le buisson de sens. Tâcher de souligner (articuler, moduler) tout ce qui nous émeut familièrement malgré le fourmillement et la promiscuité des énigmes sonores. Passer. Puis opérer, à l'aide du crayon, des groupages tacites d'idéogrammes qui ébaucheraient des mots. La page devient grouillante, regorge de noyaux d'élans spontanés s'offrant à la saisie. Se servir dans ce moment du dictionnaire serait trahir l'ensemble, segmenter les termes (équivalant camisole).

Ne pas interpréter. Laisser les sens venir l'un à l'autre constituer le maillon. Éprouver dans l'instant la tension et la solidité de ces amarrages. Ignorer la part de l'auteur. L'affermir en étranger auquel est donnée la place de l'ami. Même déconcerté, se présenter à lui comme recevant l'offrande. La découvrir en gage d'hospitalité.

Ne pas se contenter d'une kyrielle de synonymes, du fruit des racines étymologiques. Ne pas façonner à l'image des coutumes mais dissoudre le moulage qui viendrait corrompre l'idée. Débrailler les évidences sinon les démanteler. Pas de prêt-à-écrire, de retouche à exécuter, d'ensembles à unir, d'ourlet à figoler, de livraison à contrôler. Non plus rien à sertir. Déroger sciemment à ses propres manies mercantiles. Sans règle apparente de simplification, de généralisation, s'adonner au traduire en hôte responsable d'une invitation.

Les écritures adolescentes, éthérées en longues séquences, souffrent pourtant de lenteurs aux pivots des relances. Manque d'essor important comme un déplacement d'air, une aération. Mon texte se moisit dans des accumulations, dans la dissonance de ses déchets. Je le débarrasse d'intimes complaisances par le pastiche.

J'écris d'après. Aveu sincère qui ne nécessite pas de complément, serait-il d'objet : le livre-modèle, le livre-source m'impressionnent. Je ne suis pas faussaire. J'annonce l'amour que je porte à ses désordres. Je m'épanche en épousailles, forçant l'hymen d'un texte mûr. Écriture incestueuse qui s'inspire des pères, de leur façon inégalable de se ployer, rebondir, se redresser. Je gagne au plaisir de l'imitation (initiation).

Je ne m'exerce en rien à des gammes assouplissantes, à des cadences gymniques entrecoupées d'onctions destinées à apaiser des écartèlements d'acrobate. Il me suffit d'approcher au plus près de l'arène sans pour autant discerner le grain sépia de son sable. Spectatrice, j'aspire au méconnaisable, cachée entre les gradins, degrés que je n'aurais pu franchir seule. Je retiens, souligne d'un bravo, bien plus que les traits apparents – chute contrôlée du trapéziste sur le ra du tambour, ovation –, le décor sous le grimage du comédien, la vie végétative sous l'effort. La parodie, industrie des masques, caricature des effets qu'il ne m'importe pas de bisser. M'en tenir au profond salut des partenaires d'un duo improvisé.

On condamne la feuille à l'engrenage de la machine puis on prépare ses doigts en maillets. Immédiatement, ils s'adressent aux touches prémodelées, proposent chaleur et élasticité au corps effleuré. Errant à la surface d'un cortex dont on explore les zones communiquant par signes, on instaure des rapports codés. Sensible un moment au bruit frappé (staccato), à l'essor de la lettre portée par sa tige, on apprécie, doigt par doigt, le champ à investir, laissant au pouce l'espace, à l'auriculaire l'écart, aux doigts médians la saccade. On accélère les stimuli, surpris de la fluctuation des temps de réponse. Quand on en vient aux attouchements où le geste fait impression durable, c'est le jeu des lettres-cibles, fondé sur l'exactitude des impacts en proportion. Copiste transcendé, qui ne varie pas d'un pouce un iota dans sa hauteur ni sa droiture, on bâtit la page-étalon, à la fois page-mère (matrice pour la reproduction).

On se soucie de la disposition (blancs réglés, scissures nettes entre les volumes), de la mise en pages en fonction des reliefs. Quadrillage. Perspective. Mouvance de papier à musique. On inclut dans sa portée différents caractères suivant que monte ou descend la tonalité. On chiffre exactement la superficie de la page en délimitant les intervalles et les clôtures à tendre.

Cette machine topographique, aux normes du relief, outil de géomètre qui mesure au ruban, permet d'établir à l'échelle la carte de son livre et compose un atlas.

Glisser le signet dans le livre de chevet puis s'endormir et rêver. Dans l'infinité de temps et de mondes explorés, retrouver à chaque fois la place et le plan de ce livre, ses ramifications malgré l'absence de foliotation. Observer comme il s'adapte ou refuse la déformation au gré des passages. Ne pas se leurrer, cette recherche-là ne s'effectue jamais que sur la partie émergée d'un tel volume.

Écrire avec ses rêves. Non pas les consigner, tenir leur comptabilité, distribuer personnages et verbes d'action dans des lieux prédestinés mais liguer les héros nyctalopes, nourris du rêve, aux paragraphes réels, indemnes. Retenir seule l'émotion du détail lu, entrer en contact avec des bouches, des visages, des expressions retrouvées dans l'absence du dormeur en vous. En recruter le plus grand nombre. Chaque matin, reprendre leur récit.

Alors étudier les cycles de l'écriture, la nidation, le lieu entre veille et sommeil, ses courants, la courbe du nycthé-mère, l'errance noctambule. En déduire l'origine des bouffées d'inspiration (faussement attribuées à des visions), des premiers jets parfaits, de ce qu'on appelle la magie du texte, avec la crédulité d'un lecteur. Puis amasser des livres. Chercher pour chacun d'eux la combinaison de rêves dont ils sont issus. De l'étude de ces rêves *in vitro*, exhumer le titre de l'ouvrage qui se tenait, il y a peut-être des siècles, au chevet de l'auteur. À partir de ce livre, ouvrir la même enquête, tirer les mêmes conclusions. Soutenir enfin qu'il n'est, *in vivo*, de mesure possible du livre que dans le rêve.

Prenez un pinceau, une bouteille d'encre noire et un livre que vous aurez pris soin de choisir pour la largeur de son frontispice. Oubliez la connaissance nostalgique que vous en avez et, partant, ses vertus visibles. Il importe seulement à ce stade de l'expérience qu'il compte au moins un millier de pages. Trempez jusqu'à la garde le pinceau dans l'encre. Biffez d'abord le titre, puis, au hasard des pages, lettres, fragments de syllabes pour en tirer une satisfaction d'esthète au vu des taches anarchiques tranchant sur le sérieux de la typographie, la veine du papier. Ensuite désaccordez, équeutez les désinences, amputez les lettres de leurs jambages pour restaurer l'espace parallèle entre les lignes. Refusez les propositions, qui les engage. Écimez, taillez dans une luxuriance qui aurait envahi le choeur, étouffante comme l'étope. Abolissez le bavardage. À plaisir de censeur, hachez, isolez. Puis réimposez une logique, retramez, le pinceau jouant la navette entre les effilochures des phrases décousues. Réaccouplez contre nature des fragments distants de centaines de pages, au défi des règles du temps. Relisez. Supprimez les mots que les yeux n'ont pas retenus (falots pourtant équarris). Frissonnez à la pensée que leur alignement ne fut pas aisé, qu'il a coûté : souci de ne pas épargner par respect. Posez le pinceau. Rangez la bouteille d'encre. En déjouant l'ivresse, vous avez dégagé le texte original, l'instant-brouillon de l'oeuvre. Le noeud magnétique.

« J'écris » est synonyme d'emprunt sans soumission à l'usurier. Des strates, des couches profondes d'un livre, je tire la citation, abolissant simplement les guillemets, changeant parfois quelques lettres, un mot, une virgule. Par le biais des lectures, elle se transmettra comme une prodigieuse pandémie. Entre écrivains s'ouvre le jeu du téléphone arabe. Je tiens le registre de ce bouche-à-oreille, du parcours de telle citation, ses transmutations, ses vies antérieures, l'écart en jours ou en années entre ses réapparitions. Postérité anonyme en gérance.

Je crée des livres entiers dont je ne suis que le nègre zélé, désireux de ne pas s'affranchir du devoir de citer.

Sans être dupe, je jouis du silence gardé. Je délaisse les bijoux qui, par leur trop grande valeur, ne peuvent passer de main en main, que je ne pourrai écouler. Je recueille des éclats non encore répertoriés. Pillage du site littéraire : j'expose les pièces soigneusement emballées. Le copyright (permis d'inhumer) n'est qu'une sorte de bon de garantie précaire, le livre, un pré/prêt en dehors des mots territoriaux.

J'ai beau prélever ma part sur les dictionnaires encyclopédiques, il m'est impossible d'écrire un seul mot qui n'ait été déjà cité, de revenir à la source.

Je définis le mot : citation dont on perd le compte des vies successives.

Je définis l'écrit : combinaison de mots dont on perd le compte des années de vie.

Souffler sur le miroir, le couvrir de buée. Effacer sans doute le corps, les singularités du visage, sacrifier l'écarlate des lèvres, leurs dispositions – énumérables – à consentir des sons. Rien à dresser dans l'air par le secours de la voix mais écrire, du bout des doigts, sur la buée, un texte éphémère. L'écrit, plus qu'une parole naturalisée, est une légende annoncée par l'effacement progressif de ses déterminations...

Le texte évanoui dans son aliment, se retrouver face à sa propre bouche alors que le miroir s'est, semble-t-il de lui-même, purifié. À nouveau, perdre haleine, délimiter un condensé de page, étendre une buée plus épaisse qui viendrait cette fois de la gorge. Tenter de parapher l'écrit mais une autre disparition interdit toute maïeutique. Alors les mots seraient les fragments vaporeux du temps (les secondes écoulées à les écrire, les dixièmes à se détruire). Infinie multiplication des palimpsestes.

Rester nu, muet, le doigt sur le miroir, dans la jubilation nourrie de l'éphémère. Sans jamais céder aux injonctions de la pérennité, trompeuses comme les reflets du tain, se mettre en quête d'une autre évanescence.

Frôler le miroir du dos de la main : consistance de glace. Y coller la bouche avec sang-froid et, du bout des lèvres, inlassablement reformer la buée jusqu'à tousser. Faire rejouer les doigts. Crescendo, aller au fracas. Dans des morceaux coupants d'absence, mendier d'autres instants plus indispensables que ces simulacres.

Écrivez à deux pour modeler vos intempérances, dompter vos emportements à l'idée d'ébarber une phrase, de défigurer une métaphore qui vous a fait vivre des heures. Songez cependant que votre travail ne s'accomplit pas dans une serre de jardinier royal, un laboratoire d'outils à suturer, bouturer, marcotter. Il convient de renoncer à toute revendication de paternité ; votre ouvrage ne souffrirait pas cet éclatement fomenté par vos signatures. Joignez plutôt deux visions dans une même image, à arme égale contre votre intrigue. Inaugurez l'impartialité en écriture, bien plus honnêtement, bien plus perfidement que seul à seul avec la page. Trouvez dans l'émulation l'évidence d'un talion dont les rivaux s'atteignent rarement jusqu'à la blessure. Joutez avec vos goûts, vos convenances. Invoquez une troisième voix, distincte des deux vôtres dans toute la gamme de sa verve et un corps sans aucun point commun avec vos atavismes. C'est alors que vous aurez fait abstraction de tout ego, toute vanité, même de la politesse la plus courante. La collaboration n'est pas duelle mais à la fois multiple et indivisible. Elle ne peut vous tarir, elle vous procure discrètement une lampe d'Aladin.

Le texte est affaire de vœux dont vous ignorez l'un et l'autre comment ils furent exaucés lorsque l'histoire est écrite. Relecture faite, ce tiers évanoui, congédié brutalement, puis rappelé avec ferveur, convenez ensemble qu'il en fut, génie de la lampe, l'artisan.

Tailler le crayon et définir d'une seule lettre l'angle à vif entre corps fruste et feuille. Distinguer les ombres, la réfraction de la mine sur le papier (signe d'un changement de milieu), la convergence des doigts. Graduer leur fermeté. Abou-tir à leurs prolongements en amont et en aval. Solfier : ronde du o, piqué du i, croche du t, point d'orgue. Lier les rythmes, les successions de pauses et soupirs entre les mots (phrase musicale). Inventer une règle des gris d'après les défauts de pression. Essayer d'atteindre le noir sans ébrécher ni briser la mine. Enfin user de deux crayons tenus dans la même main : imparfaite duplication sonore, emboîtement de courbes, à une ligne près, pour une écriture duelle sur le champ du papier.

Déclencher le stylo. Recréer sans hésitation le parcours de la bille : rotation, révolution d'un microcosmos soumis à nos lunules. Constater la présence d'une recharge (un courant donc se tarirait). Rétablir l'équilibre quasi fluvial.

Comparer au feutre, écriture plus textile. Craindre d'en déraciner la mousse par emportement. Bien remettre le bouchon – la vagina de l'arme – pour ne pas risquer d'en altérer la pointe.

Toucher à la gravité avec le stylo à plume. Relever la densité de sa trace, sa viscosité. Définir la cartouche : embrasement, chaleur ; la fourche : instrument narratoire. Observer le débit des canaux, le versoir qui écoule la semence. Révéler des sillons en écartant les becs jusqu'au seuil de rupture. Le dépasser pour conclure en une tache intempestive et jubilante.

La ponctuation semble une succession d'ordres stylisés dont nous disposons comme d'une baguette de magister. Témoin de souffle, meneuse de récit, elle se porte au-devant des besoins de la voix, de l'écrit. Cimaïse, elle présente des aspérités où assurer les mots, abolissant flottements et mouvements de houle. Rivets par lesquels on applique le texte au papier dans un geste calculé imitant le transfert, le collage. On sait, en écolier des langues, l'aliénation à ces signes-patères en envolées de toge, en rumeur de public, en métronome. Il est urgent de les délivrer de ces contresens pour ne pas égarer l'émotion et la mémoire de l'écriture. Le crayon levé à l'effroi du vide, des tics de réflexion, des moues parasites que leur seule étrangeté éloigne du travail. Points de repère à noter comme on vit. Journal d'interrogations, de rythmes intimes, de guillemets pour le monologue intérieur, de tirets pour le dialogue, d'exclamations pour la plaidoirie. Points crochets où laisser la phrase en s'en allant. Simples escales en suspension. Havre où bouillonnent les ferments d'un texte.

(La ponctuation est à même de faire d'un kinésithérapeute ou d'un géographe un grand écrivain.)

Et l'histoire dans l'histoire ? Le contenu à décrypter comme une biographie manuscrite sous la rigidité des caractères. Alphabet morse d'une intelligentsia. Sémaphores à ne pas éclairer d'instinct mais au terme d'une relecture. D'entre les mots.

Les listes, les catalogues, les inventaires, les relevés, précis dans leur chronologie, s'opposent à la guimpe soigneusement amidonnée des littératures à effets. Je vais à la matière première, au fond du crassier, à la veine du filon, à ce qui n'est pas dégrossi mais presque érudit : le mot non accompagné, baigné hors de sa gangue de l'éclat du solitaire, responsable d'autant d'émotion. J'empile des baguiers riches de ces matières à écrire. Je tiens à faire état de dossiers, de fichiers, de classeurs par trop modestes puisque provisoires. Je me complais dans l'essai. Essais de genres, de nombres, généralement pluriels. J'accumule des collections libres de carcans thématiques pour le plaisir d'un désordre précieux où le mot n'a pas de valeur marchande. Choses qui ne coûtent rien malgré leur rareté.

Au vu des listes, de leur déroulement, je me souviens de certains livres, de sujets dont l'oubli est inversement proportionnel à leur importance. Moyens mnémotechniques aux vertus tonifiantes et mémoires de l'écrit. J'aime ces farandoles schématiques où les mots vont en boucles, enfin purgés des règles, jusqu'à la catharsis.

Laisser loin la phrase aux sempiternelles articulations, aux conjonctions exhaustives et grégaires. Ma liste est l'antidote annulant les effets de ces répétitions dramatiques. Quand bien même la phrase serait la formule exacte, j'aurais un éventail de corps simples à l'état de sublimation.

Le livre, que l'on désignait autrefois par son incipit, que l'on déflorait donc à même la couverture, s'orne aujourd'hui d'un titre, appeau rappelant parfois lointainement le ton de l'ouvrage.

À votre tour, inventez de ces surnoms, puisez-les dans les livres : mots ou groupes de mots délivrés de leur contexte. À eux seuls monographies. Remarquez l'influence, le bouleversement occasionné par quelques syllabes sur l'agenda de vos sujets, comme elles contraignent l'imagination ou inversement l'électrisent. Le livre contient, sous cette forme concentrée, presque autant de projets que de mots. Le titre s'appose en tuteur dont le livre serait la pupille, organe noir et secret où les agencements se développent, finalement aussi essentiels qu'un noyau.

Prenez une avance de quatre ou cinq décennies sur votre bibliographie (donc sur votre biographie) par une liste de moins de cent mots. Exposez les projets d'auteurs éprouvés par la mort, constatez leur incurie d'avoir laissé à l'état de semences des moissons prometteuses. Notez l'exorbitante longévité que vous gagneriez à épuiser consciencieusement chacun de vos projets ou bien abandonnez à la postérité une quantité d'ouvrages dont vous auriez brûlé les définitions symboliques.

Le papier porte en filigrane l’empreinte mécanique de traits prédestinés. Nulle surprise à concevoir de l’établissement formel d’une marge, d’un mode d’emploi linéaire, d’une marche à suivre en parallèles. Mon écriture s’attarde à des détails tétraédriques, respectant l’interligne, clé de voûte architecturale. Le papier recèle les vices d’un formulaire : mouvant sous mon auriculaire qui le lisse, odieusement difficile à suivre, brouillant l’attention de l’oeil qui se fatigue. Tantôt sa blancheur me fait ciller, tantôt c’est la perspective de ce quadrillage identique à celui qui se tisse sous les paupières à l’endormissement. Et cette indication péremptoire que l’on s’attendrait à voir figurer en caractères minuscules – condamnation de l’écrivain analogue aux mythes infernaux – : à remplir. Inlassablement comme un récipient dépourvu de fond.

Cependant, le reconsidérant dans une approche tactile – froisser, déchirer, consumer –, le papier se lit en âme plane et sensible au vent qui se détecte par empathie. Imaginant la page, entamée par le mot, se courber sous un poids indéfinissable, exquis, l’art du pliage me devient un thème récurrent. Mais le jeu l’emporte. Mon parcours sur les cases de cet échiquier a la raideur d’une tour, la mobilité d’une reine, la gaucherie d’un roi.

Quant au papier vierge de toute ligne, c’est une banquise à dégeler d’un jambage assez vif pour créer une chaleur. Qu’elle se transmette ensuite aux fibres énervées et l’écriture s’inscrit comme une trace de pas.

/

## EXEMPLES

L'Ecrivain soigne ses chiens avec des précautions de naturaliste. Il soustrait leur pelage aux vices des insectes et décuple leur vitalité au moyen de pâtées biologiques savamment dosées en vitamines. Ce souci procède d'un fantasme adolescent : créer un bestiaire qui serait le résultat d'accouplements anarchiques entre des animaux d'agrément. Sûr de trouver là une source d'observation et d'inspiration confondante, l'Ecrivain se lancera dans des descriptions anatomiques exubérantes, frôlant les fictions démoniaques jamais imaginées, instaurera une nouvelle classification : baptême des genres, des ordres, des embranchements. Il dépeindra les pelages, les runes des taches brunes ou blanches sur les poitrails, les écailles (comment elles tracent dans la poussière des segments d'alphabet), les plumes à la calligraphie mouchetée. Il se soumettra à l'étude symbolique des traces de pattes, des sillons de griffes, des rongements d'incisives. Il composera des mythologies, des légendes contemporaines ou futuristes, ignorant Pégase, Léviathan, Quetzalcoatl. Des chapitres entiers de son oeuvre traiteront du pouvoir de ses créatures, de l'influence de la lune et des orages sur leur sauvagerie. Mais, après avoir parcouru des précis de gamétologie, des manuels de clonage, l'Ecrivain, pusillanime, enterra son bestial délire et se saigna d'un petit pactole au profit de la S.P.A. en réparation des dommages qu'il aurait pu causer.

Plongé dans un récit de voyage et chaque fois lassé par la pauvreté de son dépaysement, fût-il réel ou fictif, l'Ecrivain résolut d'inventer, non pas une parcelle, une ville ou même un continent mais un univers tout entier. Il n'en arrêterait pas les dimensions à des nombres finis, ni les volumes à des formes connues. La multitude des galaxies, celle des astres, seraient assujetties à des variables, des paramètres interchangeables. Les planètes exhiberaient, dans un espace sans mesure même en ères-lumière, de telles rotondités que  $\pi$ , trop sommaire, en serait bouleversé. Les montagnes, les mers, les abîmes resteraient insondés, les animaux se partageraient de si inconcevables immensités végétales qu'ils seraient à jamais étrangers les uns aux autres, incapables de vivre de leur chair mutuelle. Des hommes ubiquistes, ignorant la mort, dénués de toutes mémoires, seraient pourtant légataires d'un art irréprochable dont la maîtrise parfaite leur serait transmise par télépathie depuis l'âme d'un colosse divin. L'Ecrivain poserait ainsi les jalons d'une cosmogonie, tirerait des plans muets qu'il baptiserait ensuite d'in vraisemblables néologismes, rejetant soigneusement tout ce qui est commun, équilibrant les pleins et les vides. À la veille d'aboutir, la relecture de ses carnets lui révéla un monde où tout n'était que métaphore, paraphrase, symbole de réalité. Tel contour refigurait l'Inde, tel langage le peul, tel gouffre marin n'était que la réplique inverse de telle montagne. Aucune différence ne fut assez palpable pour redorer son enthousiasme. On raconte qu'ivre de honte l'Ecrivain partit à l'aventure, muni d'une simple lampe torche, dans le lacs des égouts de Paris.

L'Écrivain, affligé par la grisaille de ses costumes, courait les défilés de mode, achetait tous les catalogues de prêt-à-porter sans parvenir à trouver une ligne vestimentaire personnalisée à l'extrême, indémodable, indépendante des cycles saisonniers, de la vogue des couleurs et des coupes. Sa quête le poussa, dans un geste désespéré, à transcrire une journée de Brummel. Afin de toucher au plus juste, il visitait des ateliers de confection, se familiarisait avec les tissus, reconnaissant de loin le textile, capable d'en distinguer le mélange de fibres, de citer l'origine de la teinture ou le nom du point employé à la finition d'une cravate. Dans les cocktails mondains où l'entraîne sa condition, il mettait un point d'honneur à paraître, démarqué de l'élégance uniforme, dans des vêtements qu'il s'était efforcé de dessiner lui-même à la manière floue des stylistes. Sa garde-robe s'enflait de telle sorte qu'il devait préserver dans son emploi du temps les heures nécessaires au choix de ses tenues. Décidé à façonner le galbe parfait de son moi – outre un « ça » textile insuffisant –, il dosait lui-même ses parfums, guidait les ciseaux des coiffeurs, les pinceaux des maquilleuses, les limes des manucures. Il relisait Proust dans une édition luxueuse, citait Barnabooth, couvrait son papier japon – aucun vélin n'était assez distingué pour lui servir de brouillon – d'une écriture ornée d'arabesques jusqu'au jour où, saigné à blanc et pourchassé par le fisc, il oublia Brummel dont la fâcheuse influence avait failli le contraindre à se vêtir d'un tonneau.

Soucieux de conserver une forme physique acceptable, l'Écrivain fréquente saunas, clubs de gymnastique, salons esthétiques ou de massages. Forcé de constater la flagrante inefficacité de ces coûteuses cures de jouvence, il assurera, au fil d'un journal du corps tenu quotidiennement, un suivi objectif de son vieillissement et joindra au dossier une iconographie composée de détails agrandis quatre cents fois. Chaque soir, il prélèvera sur sa personne des échantillons de peau, cheveux ou ongles à examiner au microscope binoculaire. La longueur et la profondeur des rides, leur fourmillement évalué par centimètre carré de surface cutanée, la dépigmentation progressive des poils axillaires et pubiens, le creusement inexorable des pattes d'oie, sillon naso-génien et autres veinelles dites d'expression seront notées sur un tableau récapitulatif à seule fin d'établir les statistiques mensuelles de sa dégradation physique. Dans le même temps, les bilans médicaux hebdomadaires mettant en exergue la faiblesse de son métabolisme de base, l'augmentation alarmante des pouls et tension artérielle, le non-respect croissant des constantes biologiques sanguines et l'opiniâtreté d'une presbytie galopante seront répertoriées sous forme de courbes ascendantes ou descendantes, harmonieusement entrecroisées. Pourtant, ne cultivant plus l'espoir de compter Narcisse ou le docteur Faust au nombre de ses lecteurs, il abandonnera toute velléité d'autoportrait de longue haleine.

L'Ecrivain hanta, des années durant, places et jardins publics afin d'y admirer les statues, en quête de matière originelle, du naturel informe vers lequel elles tendent à nouveau, soumises à l'entropie des villes. Leur masse, le raffinement de leurs attaches qui témoignaient, une fois pour toutes, d'un possible mouvement, énervé ou paralysé par la pesanteur, prêtaient au sculpteur la blouse d'un Pygmalion physicien. L'Ecrivain recensa les lignes de force, orienta les gestes pour mieux les compléter, proposant en esprit des amants aux nus, des maximes aux penseurs, des batailles aux chevaux. Lui vint alors l'idée de pesants calligrammes en trois dimensions dont la statue, objet de l'écrit, définirait le contour parfait. L'Ecrivain escalada les piédestaux, traduisit les plaques commémoratives en épigraphes, tira des millésimes de nouvelles versifications. Sur les arrondis d'épaules ou de bustes, il traça, d'abord mentalement, des syllabes puis des mots entiers à la craie. Quand enfin il employa des couleurs indélébiles, on dénombrait déjà sur la seule ville de Paris soixante calligrammes dont il avait dressé la liste dans l'ordre alphabétique des places ainsi favorisées. Alors qu'il s'essayait au lipogramme sur « La Méditerranée » de Maillol, il suspendit son geste, brusquement conscient de sa vanité, honteux d'avoir commis, pensant compléter une oeuvre absolue, un pléonasme fautif. Dès lors, il laissa aux pigeons le soin d'effacer son délit et se dénonça le jour-même, dans un commissariat de quartier, pour dégradation de monuments publics.

L'Écrivain déambulait régulièrement dans les cimetières célèbres avec l'intention d'y copier quelques épitaphes destinées à une compilation des différentes inscriptions funéraires. Il n'omettrait dans cet ouvrage aucun monument aux morts, aucune bribe de biographie élogieuse déchiffrée sur des marbres fendus, des couronnes métalliques, d'énormes fleurs en faïence. Captivé par la malédiction pesant sur l'hermétisme des tombeaux, il assisterait dans un caveau de noble famille à quelque exhumation scandaleuse, retenant les dates gravées dans le pin, le chêne, le hêtre des cercueils. Ses visites nocturnes aux tombes fraîches le surprendraient ramassant les rubans, les cartes des bouquets, un faire-part égaré. Il n'accorderait aucune foi aux légendes impliquant la lune dans les mascarades des vivants mais, outre-Méditerranée, parcourant les mastabas, les riches chambres funéraires porteuses de messages pour l'au-delà, découvrirait d'étranges nécessités de voyage. Les rites ancestraux condamnant au bûcher le mort et la veuve, souffrance initiant au néant du corps, l'amèneraient à des rêveries plus métaphysiques. Il guetterait alors dans les mouiroirs la rupture sèche des auras et l'évaporation que l'on dit visible d'un principe migrant. Il aurait ourdi, ensuite et avec soin, un suicide parfait dans une chambre truffée de caméras si sa détermination n'avait succombé à l'annonce radiodiffusée d'une espérance de vie augmentée de vingt ans.

Consigné dès l'âge de quatre ans à un tabouret de piano malgré une éclatante inaptitude à l'exécution de gammes chromatiques, l'Écrivain désira cependant introduire dans son oeuvre à venir quelques poèmes sonores. Il assisterait, afin de former son oreille récalcitrante, aux concerts les plus prestigieux et fréquenterait de jeunes compositeurs dont l'originalité et la modernité ne tiendraient pas seulement au débraillé de la chevelure. Il recueillerait leurs confidences à propos d'une musique mystérieuse, d'airs émis par la pensée, aussi fugitifs qu'une réflexion, qui les habiteraient tout entier, l'obsession et la délivrance s'inscrivant parfois simultanément sur le papier à musique, aux dépens de l'instrument nécessaire à la composition. Il pousserait ses investigations jusqu'en Grèce, à la recherche d'indices menant aux partitions d'Orphée, collectionnerait les boîtes à musique qu'il démonterait précipitamment, brûlant de libérer Echo muée en rengaine par d'obscurs sortilèges. La disposition des musiciens d'un orchestre philharmonique lui fournirait l'échafaudage sonore d'un roman ; l'austérité de leur costume, le dépouillement d'un style nouveau. Enfin, esquivant les musicologues, les historiens, les interprètes, il attendrait de la nature la note idéale, lieu de toutes les tessitures – du cri au soupir, du chuintier au rugir –, toutes les harmoniques, tous les diapasons. Des bandes magnétiques défileraient jour et nuit pour saisir l'ultime son que l'Écrivain, perpétuellement distrait par la cacophonie intérieure, viscérale et vitale, ne saura pas entendre.

Tous les édifices évidemment stupéfiants par la virtuosité de leur architecture ennuient l'Écrivain. Les rosaces paraphées, les parvis millésimés, le tape-à-l'oeil, le m'as-tu-vu des cathédrales, des forts, des palais, l'éloignent tellement de l'empreinte dépouillée de Dédale qu'il planifiera ses vacances pour les dix années à venir afin de forcer les villes antiques, évitant bien sûr les quartiers insolemment restaurés, fouillant les arrière-boutiques d'échoppes multiséculaires, les caves, à l'affût d'un panneau secret, d'une trappe enfouie sous la tourbe qui donnerait sur des jardins mystiques, perpétuellement irrigués par un torrent apatride. Des coffres-forts dissimulés derrière des montagnes escamotables, des bibliothèques coulissantes révélant un laboratoire d'alchimiste, des cellules parfaitement isolées du bruit, de la lumière mais aérées en permanence par le courant glacé des galeries de mines le conduiraient au domaine inconnu de quelque conspirateur à double visage. Des façades à l'aspect tranquille seraient inquiétées par un cadran solaire étrangement faussé à l'appel du zénith, cachant en vérité les fioles et les philtres d'un tyran magicien. En Crète, il errera dans de faux labyrinthes, distractions payantes pour touristes, et s'y perdra néanmoins. Un enfant le découvrira, endormi de faim et de soif, serrant dans son poing la statuette en plâtre d'un Mino-taure blessé.

Sans perdre de vue sa condition, l'Écrivain se contraignait à un sévère emploi du temps amoureux, voire libertin, et exigeait, de chacun de ses conquêtes, l'expérience nécessaire à l'achèvement d'un projet de littérature érotique. Les maîtresses, prévenues, se laissaient parcourir, palper, ausculter, lui, tout à son travail, n'omettant rien d'une moiteur d'aisselle ou d'un grain d'aréole. Le premier chapitre de son oeuvre exposant les prémices de l'amour, l'Écrivain embrassait, se faisait embrasser, notait avec précision la souplesse des langues, la texture des salives épaissies par le désir, l'irrégularité des dents. Du bout des doigts, du plein des lèvres, il remoulait seins comme ventres, goûtait à la saveur des aines, à la tension, l'humidité des sexes et, soumis à la fellation, suivait d'un oeil critique des gonflements de joue analogues à la mastication. Comme le second chapitre traitait du coït proprement dit, crayon à la main, il variait ses pénétrations, distinguait les subtilités de chaleur et de relief, par son vit modelé. Sans cesse à la recherche d'une nouvelle posture érotique à laquelle il pourrait donner son nom, il expérimentait, défiant la gravité terrestre, des dizaines d'exhibitions, surveillant tout à la fois moues, crispations d'orteils, élans de pubis, contractions de fesses. L'instant paroxystique devant conclure l'ouvrage ne fut jamais décrit : ou bien l'intensité de l'orgasme lui faisait lâcher crayon et papier, ou bien son écriture appliquée ne laissait point de prise à la jouissance. Il est de notoriété publique qu'il s'abstint d'offrir à la Bibliothèque une étude sur l'écriture parasitée par la débauche sexuelle.

Afin d'élaborer un vade-mecum des gestes sportifs, l'Ecrivain courut les stades et les gymnases, profitant de l'heure où les athlètes s'échauffent, s'assouplissent. Il ne perdit rien de la longueur de leurs foulées variant avec l'obstacle parfois imaginaire, la souplesse du sol ou la proximité d'un camarade approché en émule. Les bras, balancés en attitude menaçante, les jambes, propulsant le buste en demi-pointes de sauteur, lui fournirent quantité de petits dessins, décompositions minutieuses de volontés de fuite, tentatives de poursuite. Les lanceurs, obsédés par la courbe balistique impliquant le corps jeté en avant dans la quête immédiate du résultat, imposaient leur mouvement net de détente. Chez tous, l'Ecrivain nota cette impudeur de l'effort, ostensible dans les crispations de mâchoires, le douloureux contrôle des inspirations, l'abattement ou l'extase suivant l'essai marquant. Les sports d'équipe, assimilant la règle à une morale supérieure, soumettaient à l'arbitraire même « l'au-delà » des forces et provoquaient de ces épuisements que l'Ecrivain enregistra un à un, graduant au passage une échelle de l'endurance. Pour peaufiner l'étude presque achevée, il observa la technique de tel et tel joueur mais découvrit que tout geste est unique dans sa préparation et son intention, son amplitude et sa finalité. Battu sur le fil de son entêtement, déchu, il brûla l'ouvrage qu'il avait, par trop de zèle, mené à sa perte.

Cinéphile averti, coureur de festivals, l'Écrivain se flatte d'être l'ami de Francis Coppola dont il assistera, en témoin privilégié, au tournage du prochain film. Dans l'ubiquité des décors et des rampes de projecteurs, il s'attellera à la rédaction d'un dictionnaire des rimes visuelles proposant en appendice, sous forme de poèmes animés, quelques enchaînements exemplaires. Dans une jeep, un traîneau à chien ou un téléphérique, indispensables pour un plus sûr repérage des lieux, son ami lui enseignera les heures charnières du jour, les meilleures plages de lumière et une diversité de couleurs, changeant à chaque point de vue, indiscernables pour l'œil profane. Feuilletant d'encombrants scénarios, il découvrira l'existence d'alvéoles et de paragraphes admirablement ponctués par des acteurs mythiques thésaurisant les silences pour mieux les offrir aux micros. L'emplacement de la caméra, assujetti à un intuitif nombre d'or, au centre d'une perspective inouïe – équateur de la scène –, lui rappellera ce fil conducteur dont même la plus décousue des trames ne peut se passer. L'ordre des prises de vues, parfois joué aux dés ou bâti sur la hiérarchie des arcanes du tarot, inféodé au cut-up mathématique des salles de montage, lui inspirera le respect d'une oeuvre mi-ludique, mi-pythagoricienne. Enchanté de ce beau programme, il intriguera si malencontreusement pour voir ses futurs romans portés à l'écran qu'un producteur en carafe, amusé, lui demandera en contrepartie d'être le dialoguiste d'une fresque épique intitulée « La Tour de Babel ».

Passionné de météorologie, amateur éclairé de préludes d'apocalypses, l'Ecrivain rivalisait d'exactitude prévisionnelle avec les plus fins observateurs du ciel. Il résolut, afin d'étendre au phénoménal le champ de ses connaissances climatiques, de se rendre sous les latitudes sécrétant journallement des intempéries dignes de l'Ancien Testament. En ballon-sonde dans l'oeil d'un cyclone, la nacelle jonchée de blocs-notes, il détaillerait cet entonnoir mobile contrariant les éléments. Typhons, ouragans, trombes souffleraient à peine clos ses manuscrits pleins du jeu d'atmosphères spéculant sur l'effondrement des colonnes de mercure. Les raz-de-marée eschatologiques singeant des déluges, les moussons, les interminables saisons de pluie lui prêteraient le masque cynique d'un Noé à la fois impassible et égocentrique. Dans un abri à flanc de montagne, son règne s'exercerait jalousement sur un laboratoire d'instruments déréglés par l'altitude, mesurant la vitesse des vents, la fréquence ou l'obliquité des précipitations avec une absolue fausseté. Mais l'Ecrivain, envoûté par la configuration des nuages, se laissa piéger par l'aisance de leurs métamorphoses. Après une matinée vouée à l'analyse maniaque d'un cumulo-nimbus, il dut se rendre à l'évidence et, patageant dans « l'à quoi bon » en dérisoire empereur des gadoues, renoncer à fixer, même littéralement, la moindre gouttelette de sa dialectique vaporeuse.

L'Ecrivain constituait un monumental herbier qui poussait ses ramifications jusqu'à la pléthore dans des classeurs, des bottins, des oeuvres complètes, des pléiades. Inlassablement, il thésaurisait, celant qu'il préméditait là une alliance entre le végétal et la rhétorique. Il commençait habituellement ses journées par de courtes dévotions écrites à ses dernières cueillettes. Dans ces notes hâtives, les plantes exhalaient d'humaines pensées et décomposaient leur langage en symboles sentimentaux. À la jonction du nectar et de l'ambrosie se trouvait toujours une verdure terrestre ne devant sa divinité qu'à la finesse de son suc, pourtant tributaire de l'humus. Les rapports ambigus de la plante avec des insectes entremetteurs, les voyages complices du pollen, la fécondité, parfois l'hermaphrodisme forçaient la comparaison avec nos relations charnelles, nées de la séduction des parfums, de la chatoyante des peaux et des tissus. L'Ecrivain dénonçait ce plagiat d'érotisme fomenté par les hommes. Même le piège mortel, la ruse, le venin, ils l'avaient pillé à la source des plantes. Et la pudeur, la force, les racines, à des arbres massifs qu'ils croyaient immobiles comme des choses, tout juste habilités à être foudroyés. Entraîné à décrire par le menu tout le pouvoir des simples, l'Ecrivain consulta son herbier pour une ultime vérification. Il découvrit des tiges desséchées, des bras défoliés, cachectiques, morts, qui ne lui inspirèrent qu'une soif de tisane aux vertus amnésiques.

L'Écrivain, ami de nombreux peintres et arpenteur de galeries, conçut un jour l'audacieux projet de signer un livre d'art. Il ne s'agissait pas d'y considérer la peinture achevée et sèche mais de fêter la première main, l'inauguration, le point d'entame de la toile. Il élut domicile dans un atelier connu et s'installa comme le spectateur profane de rites initiatiques. Une ébauche de toile fut dessinée sous ses yeux à coups d'instruments aux reflets d'armes blanches mais le point de départ, le trait initial, il ne put le voir tracer. Déjà deux bornes concédaient la perspective d'un système de routes ménagées pour l'oeil. L'Écrivain nota que le pinceau voyageait, structurait un récit, une odysée, une aventure plus que strictement chromatique. Soudain l'oeuvre peinte lui imposait une perception différente du temps et de l'espace, projetant à ses yeux d'une manière inattendue un monde intérieur presque familier. Les paysages intimes, rendus par la couleur agréables à l'oeil, se compilaient, s'épaississaient, se coulaient dans la matière. La toile à peine née, son étendue coïncidait déjà avec celles des désirs possibles, son interprétation restait subordonnée à l'inconnu. L'Écrivain se perdit dans des voies interdites que seul le toucher aurait permis de reconnaître. La mappemonde éclatée d'un être à la fois vivant et mort, lui-même, qu'à son insu le peintre avait pris pour modèle, l'épouvanta au point de quitter l'atelier, la toile achevée, incapable d'en avoir saisi le moindre détail d'impression. On le revit griffonnant des catalogues d'exposition pour rassembler, à ce qu'il fut dit, les propos tenus autour d'un certain portrait.

Épris d'une danseuse de ballet, l'Écrivain, déterminé à se faire une place sinon dans coeur du moins dans son estime, s'apprête à rédiger un ouvrage qu'il lui dédiera. Il comparera la danse à un enchantement, charme de magicien agissant sur une foule entière sans laisser deviner l'origine des ingrédients occultes qui la composent. Cette hallucination collective, saturant des sens que le spectacle submerge, remettra en jeu des comportements millénaires – parades, tournois, joutes, corps à corps – précédents de l'amour animal. L'Écrivain dépeindra en outre la composition chorégraphique comme une géographie de la danse, mieux, une exploration, une équipée sur des terres dont le relief n'apparaît que dans les mouvements qu'elles supposent : éviter, contourner, traverser... La danse, aventure naturelle, projettera les scènes à des hauteurs favorables à l'essor, entretenant l'illusion d'un envol au risque d'un plongeon. Puis l'Écrivain détruira ses scènes, conduira ses danseurs dans la rue, sur les toits, les ponts, les rails, les cordes vertigineuses tendues à même le sol où ils modèleront la plastique de leurs corps aux obstacles proposés, passant ainsi de la pantomime au mimétisme, de l'élan à la grâce. Mais la transe, à son terme, révèle de ces athlètes fragiles les indicibles limites. La douleur, jusque-là muette, la sueur retenue, le souffle court, le tournis, les chutes offrent dans les coulisses ou au bord de la piste l'imagerie d'un retour de conquête. L'Écrivain se contentera de féliciter sa danseuse, ne percevant plus dans la chaleur de ses mains que le sang malmené par l'effort de ses concentrations.

Taste-vin, gourmet sans aller jusqu'au sacerdoce, l'Écrivain jouissait d'une table réservée chez les plus grands restaurateurs. Son inclination le portait naturellement vers ceux qui composaient des plats et les baptisaient avec une originalité pour le moins égale. Lorsque, à table, il s'ouvrait à la carte, c'était pour s'adonner à une lecture méthodique. Les noms, plus poétiques que prestigieux, aiguisaient une double gourmandise : celle qui gagne les papilles et le désir plus secret de faire jouer la langue. Son choix, plus curieux qu'avidé, s'orientait selon des critères variant à chaque repas : tantôt la séduction de l'inconnu, tantôt celle émanant d'une maîtrise du mot résolument artistique. L'Écrivain s'imaginait alors le vulgarisateur d'une littérature culinaire offrant à son lecteur la possibilité théorique de s'y plonger jusqu'à la satiété. Viandes et légumes appelaient un accent de terroir ; fruits et vins, une diction phonétique laissant perler la salive ; les sucreries, les pâtes, les sauces, un vocabulaire de labiales tout entier emprunté à l'enfance. Mais l'atmosphère des cuisines, l'acier noirâtre des fourneaux, les réfrigérateurs, les poubelles menaient à une réalité laborantine ou industrielle, et les relents entêtés de graisse cuite joints à l'apparition prématurée d'un embonpoint dissuadèrent l'Écrivain de poursuivre plus avant ses tribulations gastronomiques.

Enfant, l'Ecrivain jalousait une camarade cerbère d'un trésor de quartz et de micas, lectrice de fascicules glacés traitant des maladies de la pierre édifiée. Des années après, il se proposa, en vue d'éblouir la fillette devenue volcanologue, de consacrer son œuvre aux minéraux. Il s'agenouillerait sur le terrain, feuilletterait strate après strate, respectant scrupuleusement leur pagination, ces agendas des ères. Il éreinterait de massifs cahiers à la reproduction et la traduction des signes fossiles imprimés par l'eau, l'érosion éolienne, le gel éclatant, les coquilles disparues. Le règne minéral le saisirait de crainte en comparaison de son improbable petit siècle de vassal. Il étudierait alors les sables et la poussière, leurs rides, leur granulométrie changeante, poétiserait le nomadisme des dunes, la diversité de leurs formes, l'écriture insolite de la lune et du soleil sur leurs terrasses polyédriques. La pierre en fusion l'attirerait ensuite : il ferait l'éloge des laves et des bombes volcaniques puis sacrifierait sa part de lumière à l'exploration de grottes souterraines, étudierait le langage des torrents tel qu'il se lit sur les parois. Au-delà du seuil de la Terre, l'entreprise tournerait à la géologie imaginaire. Mais de tout cela l'Ecrivain ne fit rien par pure timidité d'enfant de l'argile.

Avec une troupe de camarades comédiens, l'Ecrivain prit part à de nombreuses répétitions théâtrales. Son amour pour l'énumération, voire l'accumulation, ne fut pas déçu par l'extraordinaire recel que dissimulent coulisses et loges. Il se lança aussitôt dans un inventaire des costumes, chaussures et perruques, accessoires divers de travestis, faux bijoux, fleurs en papier crépon, générations de bibelots empilés avec le soin distrait d'un brocanteur. Installé d'abord à la place du souffleur pour suivre le déplacement des acteurs sur la scène, il quantifia les pas, les quarts de tour, les embardées, les ronds de jambe, enfin toutes les libertés autorisées dans la marche de comédie. Plus tard, afin d'y mieux voir, affublé d'un harnais de sécurité, il se fit élever dans les airs, position enviable de deus ex machina qui lui permit de déployer une vue aérienne dont la netteté modifia sensiblement ses précédentes impressions. L'Ecrivain put reproduire sur une feuille de papier quadrillé le tracé du chemin des acteurs, obtenant des figures semblables à d'inextricables réseaux : radicelles, capillaires échevelés se coupant à angle aigu, revenant sur leur trajectoire, se fermant en boucles presque superposables, remodelant les complexes les plus élaborés du graphisme d'avant-garde. Enthousiasmé à l'idée de créer une pièce à même d'englober tous les plans de l'espace, toutes les figures de perspective, tous les cônes de vision, il eut un geste malheureux. Le harnais cassa, étouffant l'appel des planches auquel l'Ecrivain manqua bien succomber.

Appelé sous les drapeaux, l'Écrivain occupa ses longues soirées de caserne à la lecture d'une biographie d'Alexandre, distraction qui vint heureusement solliciter des capacités laissées en jachère car, d'aucuns le savent, les rudiments d'enseignement guerrier prodigués aux conscrits ne nécessitent guère plus qu'une coordination gestuelle élémentaire associée à des réflexes archaïques. Par goût, l'Écrivain approfondit l'étude de la stratégie militaire et souhaita regrouper, dans un memento des figures de combats, les quelques plus belles constructions tactiques, de César à Wellington, de Napoléon à Leclerc. Il écuma les archives des grands quotidiens, la presse spécialisée, les Mémoires des héros de la Résistance et recréa, avec des soldats de plomb et des véhicules miniatures, l'expression fidèle des batailles mémorables. Lorsque l'occasion lui fut donnée de se rendre au plus près de son centre d'intérêt, il s'engagea sans hésiter comme correspondant de guerre et gagna les poudrières du Moyen-Orient. Là, son attente fut déçue : ni charge, ni trompette, ni étendard, pas d'ordre calculé, de rang compact, de formation célèbre, de vibrant hymne national ; l'hostilité de la nature, la perversité des reliefs ne favorisaient que raids de commandos aveugles, repliements au petit bonheur, corps à corps et épidémies, sacrifiant la haute stratégie et l'honneur chevaleresque aux grandes lignes du code de survie. L'Écrivain reporta alors tous ses espoirs de tacticien sur le profil parfaitement informatisé du conflit atomique et le memento fit long feu lorsqu'il réalisa que l'application d'une telle offensive eût anéanti tout lecteur potentiel.

L'Écrivain s'offrit, un été, le luxe d'un studio cabine avec vue sur le port mais l'exiguïté du lieu, la monotonie de la clausturation, l'obligèrent vite à élire domicile sur les quais. Ses journées se passaient à dévider du regard des mètres serpentins de corde, jetés sur des ponts luisant d'écailles, de fientes de mouettes. Les claquements de haubans, les frictions de coques, les odeurs de marée, sueur, algues mêlées généraient un langage presque entièrement fondé sur les diphtongues du ressac. L'écriture, alors, était faite de rouille, d'entrelacs de filins, de traces de pieds humides sur le bois des passerelles. Avec de longs pinceaux noirs de goudron, l'Écrivain, dans son désœuvrement, griffonnait, à la pointe des digues, boussoles, sextants et compas, justifiant l'insistance des vagues à vouloir tout effacer. Un pêcheur l'employa, pour la semaine, au raccommodage des filets. Il s'émerveillait de toucher une trame, d'en distinguer l'accroc, la maille sautée risquant de propager le vide. Avec une facilité peu commune, il apprit les secrets des noeuds de marine, savoir jugé indispensable à la rédaction du petit guide de l'intrigue dont il rêvait depuis longtemps. Ainsi, il nouait, dénouait, et le chanvre et le récit, joignant la théorie à la pratique, réduisant à une manipulation élémentaire tout le genre policier de la littérature. Emporté par la fierté de fournir, en quelque sorte, des exercices corrigés à d'hypothétiques Agatha Christie, il composa un noeud modestement gordien sur lequel pourtant vinrent buter logique et sagacité, restituant au néant l'opuscule.

---